

LA RONDE

REVUE JE-M'EN-FOUTISTE

mars 2020

vingt-et-unième numéro

3 euros tout rond



OKAY





Profession : artiste

Catherine Peter

Que feront Mazaccio & Drowilal lorsqu'ils seront devenus un couple d'artistes célèbre ? Alimenter leur mythe ? Dans ce cas-là, ils auront déjà plus d'une longueur d'avance : une des premières choses qu'ils ont réalisée ensemble, c'est de tourner en dérision les représentations d'artiste, créant ainsi leur propre fiction. L'iconographie à laquelle ils font appel pour leurs autoportraits est on ne peut plus éloignée de l'univers artistique : dans *Olympics* (ci-dessus) ils se représentent en duo de sportifs de haut niveau – les informations de « l'écran » indiquent qu'ils occupent la première place d'une compétition des jeux olympiques. Ils ont aussi fabriqué des stickers Panini à leur effigie et se sont mis en scène dans une lumière peu flatteuse, assis devant un mur jaunâtre en tenue de survet', avec au-dessus de leur tête, un texte ajouté à l'ordinateur : « profession : artiste ». Voilà qui donne le ton de la vaste entreprise de démantèlement et de réappropriation des images qu'ils entreprennent depuis 2006.

Élise Mazac (née en 1988) et Robert Drowilal (né en 1986) forment un duo loin des archétypes. Leurs œuvres rendent compte d'obsessions communes, lesquelles, issues de la culture dite populaire, sont antérieures à leurs études d'art et de photographie. Tous deux ont grandi dans les campagnes du Sud de la France, à Villefranche-de-Rouergue pour Élise et Rodez pour Robert. Comme pour beaucoup de ceux de leur génération, la télévision, le cinéma américain et la presse *people* ont constitué les références principales de leur adolescence (lorsque j'évoque le gavage pour mesurer l'intensité de ces influences, Robert Drowilal corrige : c'était plutôt la perfusion). Cette éducation visuelle par le star-système, le sport et le *american way of living* en général se retrouvent au cœur de leurs interrogations artistiques : quel est l'effet de ces images sur notre identité ? Comment peuvent-elles nous affecter ou modifier notre perception de la réalité ? Quels sont les codes

qui les composent ? Leur démarche est proche d'une méthode sémiologique : démanteler une image, examiner dans le détail les différents éléments qui la compose, la reconstruire en mettant en avant son système.

Prenons la série de collages nommée *Paparazzis* entamée en 2012. Sur des images semblables à ces paysages aux teintes contrastées qui font office de fond d'écran standard sur l'ordinateur, sont assemblées différentes silhouettes de stars appartenant aux mêmes familles iconographiques. Les stars à la plage, les stars agressées et agressives qui font un beau doigt à la caméra, les stars enceintes, les stars sur le parking du supermarché, les stars sur le terrain de golf, les stars promenant leur chien, les stars dans les tribunes de stade. Si vous tournez la page vous verrez les stars ivres glisser et trébucher sur un paysage de glaciers en fonte ; on s'amuse à reconnaître les images familières de Paris Hilton, du couple rock'n'roll Kate & Pete ou de Lindsay Lohan entre deux cures de désintoxication. Le classement des images par thèmes met en évidence la répétition des récits : succès, excès, consommation, vacances à la plage, vie de famille, émotions sportives. C'est donc ainsi que la

« On en reste bouche bée » comme on dit lorsque c'est trop beau

société américaine présente la vie d'une star. N'est-ce pas tout à fait banal ? Et même bien plus déprimant que banal ? Pourtant ce sont ces images-là qui nourrissent les fantasmes et les rêves de notre société. Révéler le mirage qui se cache dans le mythe avec les images qui l'alimentent, telle est la force de ce travail.

Il faut un certain flair pour filtrer les flots d'images qui sillonnent l'imaginaire collectif afin d'y piocher celles qui sont d'une apparente insignifiance. L'exercice est particulièrement réussi avec la série *Champagne* qui fit l'objet

d'un livre en 2013, où Mazaccio & Drowilal associent deux iconographies bien particulières : celle du champion de Formule 1 s'éclaboussant de champagne à la fin de la course face à celle de la participante au concours beauté s'exclamant de joie ou de peine. Sur une page le pilote, sur l'autre la miss. La juxtaposition donne lieu à une sorte de réalité augmentée : côte à côte, les images révèlent la véritable dose de folie des expressions qu'elles figent et la dimension pornographique apparaît de façon très marquée. Mais surtout, la surprise véritable est qu'ainsi recyclées, les images prennent une épaisseur mélancolique : les victoires sont lointaines et les visages oubliés, le plaisir apparaît dans sa dimension la plus évanescence.

Dans un autre registre, parlons de la série *Nunuche* à laquelle appartiennent les œuvres *Automne* et *Easy Nunuche* qui tapissent notre couverture. Pour ce travail, il est particulièrement difficile de garder son calme ; on a envie d'envoyer valdinguer tout sérieux pour dire seulement « C'est trop de la balle » et puis point barre. Mais ce ne serait pas rendre compte de l'histoire qui se cache derrière ce travail. À l'origine de *Nunuche* se trouve la collection de sopalins qu'a démarrée Elise Mazac à l'âge de dix ans et qu'elle a tenue très soigneusement jusqu'à ses quatorze ans, âge où elle possédait près de quatre cent exemplaires, classés par thématique. Dans les années 90, les sopalins avaient pour chouette caractéristique d'être ornés de dessins divers et variés, complètement innocents, et on peut comprendre l'importance qu'ont eue ces dessins pour l'imaginaire de la jeune fille. Une fois entrée à l'école des Beaux-Arts, Elise Mazac revient sur cette collection et l'associe à une autre, ses images de nudistes, dont la majorité sont des *streakers*, ces exhibitionnistes qui choisissent les événements sportifs pour se montrer. Ça donne : un couple qui profite du beau temps à l'ombre d'un parasol, deux femmes jouant du piano, trois hommes tirant sur le tronc d'un pin. Il faut dire que l'alliance fonctionne drôlement bien. On pourrait certes faire quelques interprétations : ces nudistes sont tout de même associés à un support jetable, proche du papier toilette. Mais il est plus intéressant de souligner simplement ce jeu rafraîchissant avec des images anodines où des corrélations nouvelles se forment, et d'apprécier l'attention accordée aux moindres détails graphiques. Sur la même onde faussement naïve et vraiment tendre, la série *Le meilleur ami du chien*, qu'on vous laisse cette fois-ci contempler en silence. « On en reste bouche bée » comme on dit lorsque c'est trop beau.

Leurs œuvres les plus récentes témoignent d'une volonté de s'émanciper des standards de présentation. À partir du 14 mars, ils exposeront la série *Iconologie* aux

ateliers Vortex à Dijon. Il s'agit de portes alvéolées sur lesquelles ils ont agrafé des images agrandies, avant de les recouvrir d'un film plastique et d'un ruban adhésif à leur nom. Les œuvres renvoient sans aucun doute à la marchandisation de l'art – question à laquelle il est difficile d'échapper – tout en comportant une dimension plus affective. L'association entre les images est très mazaccienne & drowilalienne : un élément d'une image fait office de pont vers une autre image. Pour *Tobey and Lobey* (page de droite), ce sont les planètes, qui ressemblent aux boules que tiennent les deux jeunes acteurs. Le rapprochement est faussement anodin : les images présentées ainsi sous forme de diptyques deviennent des icônes, semblable aux *Marilyns* de Warhol. Avec *Delicatessen*, ce ne sont pas les portes, mais des tapis de yoga qui vont être les toiles pour un grand collage de photographies de photographies d'aliments qui ornent les delis new-yorkais. Mazaccio & Drowilal mettent ici l'accent sur la bipolarité dans laquelle vivent les Américains : les gens sont placés dans une position de culpabilité permanente avec d'un côté une nourriture ultra-riche dans des proportions abondantes et de l'autre des salles de sport ouvertes 24 heures sur 24. C'est la roue du hamster.

Venons-en à la question fatale de l'esthétique. Évidemment, aucune n'est aussi subjective que celle-ci. Souvent on qualifie leurs travaux de kitsch. Certains vont jusqu'à souligner leur cruauté.

Pour ma part j'y voyais la volonté de faire un art drôle, humoristique. J'ai été bien surprise d'apprendre de la bouche des artistes que c'est la question de la beauté qui prime pour eux, qu'une œuvre est achevée quand ils la trouvent belle, et que par exemple les fesses flasques des nudistes sur les sopalins, ils trouvaient ça d'abord beau. Ça m'a cloué le bec et j'en suis ravie. Je peux maintenant dire de façon certaine : le bon goût est une chose qui n'existe pas.

Le rôle qu'endossent Mazaccio & Drowilal est loin d'être anecdotique. Je dirais même qu'ils remplissent une fonction tout à fait utile au bien-être général et qu'on leur doit reconnaissance. Non seulement on éprouve un vif soulagement à digérer l'abondance qui nous entoure, mais surtout on réapprend à voir les codes iconographiques auxquels nous sommes exposés et qui forgent notre perception de la réalité. Sous la multiplicité des interprétations repose une intention précise, dénuée pourtant de jugement moral. Justement, grâce au ton empathique et humoristique qui est le leur, nous parvenons à regarder le monde dans lequel nous vivons d'un point de vue où le cynisme cesse d'être cynique et la bêtise cesse d'être bête. ■



